

Platon La Gaffe

By Jul & Pépin

BD DE GENRE

Publisher : **Dargaud**

Genre : **Humor, Humour**

Albums rights sold in :



PAGES
96



VOLUME
1



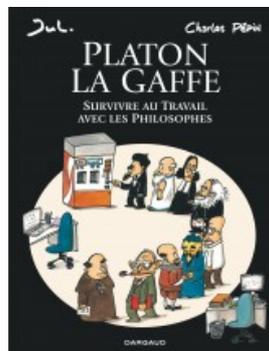
FORMAT
225 * 298



RELEASE
22/11/2013

Kevin Platon va faire son stage d'observation de 3è dans une entreprise de Communication : la COGITOP... La devise de la boîte c'est « Un service, des cerveaux »... et pour cause : tous les employés sont des philosophes célèbres ! De Nietzsche le DRH à Foucault responsable de la vidéosurveillance, de Thérèse d'Avila secrétaire de Direction à Montaigne en période d'Essais, notre stagiaire va découvrir le monde du travail version philo. Après la Planète des Sages, retrouvez les plus grands penseurs de l'Humanité en pleine vie de bureau. Jul et Charles Pépin s'associent pour rendre accessible le patrimoine philosophique, en alliant le sérieux des analyses au burlesque des situations. Le dessinateur et le philosophe nous offre avec Platon La Gaffe un véritable manuel pratique de la vie de bureau. Avec cet album, vous n'irez plus jamais travailler de la même façon !

In this series



Platon La Gaffe



PROCESS TAM TAM

La norme en entreprise



Malgré tous ses salariés philosophes, la Cogitop n'échappe pas au mal qui ravage aujourd'hui tant d'autres entreprises : le règne du Processus, le culte immodéré de la *procédure*, du process, comme disent aujourd'hui même ceux qui ne parlent pas anglais. À l'origine, une saine idée : gagner en efficacité et en productivité en prévoyant de la manière la plus intelligente possible des processus d'action destinés à être répétés. Ainsi, par exemple, le responsable du service après-vente va-t-il, automatiquement :

1/se présenter ;

2/annoncer par une phrase type qu'il est au service du client ;

3/demander au client pour laquelle des trois raisons suivantes il fait appel à lui ;

4/lui proposer de patienter pendant qu'il « effectue telle recherche », etc.

Le résultat de ce process : le client a l'impression de parler à une machine, et, plus généralement, c'est toute idée de créativité ou d'improvisation qui est bannie du monde du travail.

Chaque entreprise a ses process, dont elle est fière. La rejoindre, c'est apprendre à évoluer sans faire de vagues dans le réseau complexe de tous ces processus, élaborés par des logiciels à la science indiscutable. Déroger à la règle devient le crime de lèse-majesté : aucun écart n'est toléré, aucune maladresse. Dans ce monde-là, au pays du « Processus-Roi », « intuitif » est devenu l'insulte suprême. C'est ce que Kevin Platon n'avait pas mesuré. Devant les deux machines, ignorant du processus en vigueur à la Cogitop, inconscient du fait qu'ici on ne se rend jamais à la machine de gauche, il a eu le tort d'écouter son instinct. Ainsi va la vie en entreprise : la norme chez les uns peut constituer le non-sens

absolu chez les autres, mais chacun reçoit son lot avec la force d'un destin. Voilà ce que chaque stagiaire découvre : un monde fait de règles qui pourraient tout à fait être autres, mais qui s'imposent comme une nécessité indiscutable.

Il y a toutefois une autre interprétation possible de la maladresse de Platon, c'est qu'elle ne soit précisément pas une maladresse mais un acte manqué, la manifestation de son désir inconscient d'en finir une fois pour toutes avec Socrate. Cette scène s'inscrirait alors dans la longue histoire de leur relation ambiguë. En Grèce déjà, alors que ses contemporains avaient condamné Socrate à mort et qu'il attendait, la nuit, l'heure de boire la ciguë, Platon n'avait pas daigné se déplacer pour le soutenir dans ses derniers instants. Tous les autres disciples étaient pourtant là, à l'entourer, à écouter ses dernières paroles, à admirer son courage sans faille, mais pas lui. Pas Platon. Pourquoi? Cette absence est restée une question sans réponse. Platon a-t-il eu peur de ne pas supporter cet adieu à son maître? Était-il simplement malade? En vacances? L'énigme demeure. Une rumeur circule toutefois depuis plus de deux mille cinq cents ans : Platon aurait eu peur de ne pouvoir cacher sa joie, de ne pas savoir masquer la nature de la force qui, aujourd'hui encore, le pousse vers la machine de gauche.









ESPÈCE D'OPEN SPACE



L'open space, c'est la surveillance maximale déguisée en triomphe du « cool », un pur enfer qui se prend pour le paradis. Impossible d'appeler son amoureux, de lui susurrer des mots doux dans le combiné, tout le monde entend. Impossible de dire du mal de la boîte, même en plaisantant, tout le monde tend l'oreille. Inimaginable de se triturer le nez en examinant un dossier important, tout le monde vous observe. Sous couvert de briser le format du bureau traditionnel et de créer une atmosphère de convivialité, l'open space impose en entreprise une forme de totalitarisme.

Quand vous êtes au bureau, vous y êtes totalement : il n'y a plus aucun espace privé ; il a été totalement dévoré par l'espace public. Hannah Arendt définissait ainsi le totalitarisme politique : un système dans lequel l'État s'immisce partout, jusque dans les maisons privées, jusque dans les chambres à coucher, où la frontière entre l'espace public et l'espace privé n'existe plus. Cette mode ne s'était pas encore propagée dans les entreprises qu'elle définissait déjà le pays de Staline comme un open space géant.

À la Cogitop, le réaménagement des bureaux en open space a engendré des réactions pour le moins étranges. Ceux qui auraient dû apprécier détestèrent, et inversement. Diogène aurait dû raffoler de l'idée, lui qui avait toujours vécu sous le regard des autres, méprisant le besoin d'intimité des pudiques, n'hésitant pas à se masturber en public. Mais il le prit comme une agression, une menace sur son privilège. En fait, il voulait rester seul à faire devant les autres ce qui d'habitude s'accomplit à l'abri de leurs regards. L'open space, c'était sûr, allait créer une foule de petits Diogène, il n'avait aucune envie de voir proliférer des pâles copies de sa grandeur. Rousseau aurait dû détester l'idée, lui qui protesta toute sa vie contre le théâtre du monde, contre l'hypocrisie de la vie sociale, et